

DIANE
PEYLIN

Quand je serai grande,
je serai vieille

récit



Espérer, c'est me dire
que je te verrai grandir

Flammarion

DIANE
PEYLIN

Quand je serai grande, je serai vieille

« Il s'agit d'une apocalypse. Mon apocalypse. Ce n'est pas seulement un drame. Non. Ce serait trop simple. Je n'aurais qu'à chialer un bon coup et serrer les dents. Mais là, tout est trop puissant, je ne peux même pas pleurer. Sous mes pieds, il n'y a plus rien. Plus rien de solide. Plus rien sur quoi m'appuyer. En une seconde tout a disparu. Je suis suspendue à un fil au-dessus d'un abysse immense. Je lève la tête et je cherche le fil. »

Une histoire vraie et bouleversante. Le combat d'une mère qui voulait voir grandir son fils.

Ardéchoise et nomade, Diane Peylin sillonne les mers pour découvrir le monde. Elle est l'auteur de plusieurs romans, dont À l'endroit où elles naissent, Grand prix du roman de l'été 2011.

Flammarion

Quand je serai grande,
je serai vieille

DU MÊME AUTEUR

Chambre 442, Jacques André Éditeur, 2008.

Noa, de l'autre côté..., Balivernes Éditions, 2010.

À l'endroit où elles naissent, Les Nouveaux Auteurs,
2011 ; Pocket, 2012.

Sang tsigane, Les Nouveaux Auteurs, 2012.

Diane Peylin

Quand je serai grande,
je serai vieille

Récit

Flammarion

© Flammarion, 2015.
ISBN : 978-2-0813-4932-2

*Pour Annie, Antoinette, Aurélie, Bernard, Carole,
Cécile, Christine, Denise, Gaël, Georges, Hamine,
Hélène, Hervé, Jacques, Jean-Claude I., Jean-Claude L.,
Jean-Claude M., Jean-Jacques, Jean-Marie, Jeannette,
Jean-Paul, Jocelyne, Manon, Marie-Claire, Martine C.,
Martine P., Nathanaël, Nicole D., Nicole L., Pierrot,
Raoul, Raymond, Rémi, Richard, Robert, Rolande, Sonia,
Suzanne, Sylvie, Valérie, Véronique, Vincent.*

« On a deux vies. La deuxième commence le jour où on réalise qu'on en a juste une. »

CONFUCIUS

— Pourquoi t'as mis du rouge sur tes ongles
maman ?

— Pour faire joli.

*

— Maman, je sais compter. Cinq, quatre, trois,
deux, un...

— Ça, c'est un compte à rebours.

— C'est quoi un compte à rebours ?

— C'est quand on compte à l'envers.

— À quoi ça sert de compter à l'envers ?

— Ça permet d'espérer.

— C'est quoi espérer ?

— C'est me dire que je te verrai grandir.

Un matin. Tout va bien. La vie est là. Tout près. Le soleil éclaire la brume. Un oiseau chante sur son fil. Un air venu du sud balaie les feuilles contre la porte. Les cloches ponctuent de leur ding dong cette féerie naissante. Lovée dans un fauteuil, je contemple du coin de l'œil cette ronde matinale. Dans mes bras, mon enfant dort. Mon bébé. Contre ma poitrine nue, il tète mon sein. Peau à peau. On se sent un. Le soleil s'installe. Mon bébé se réveille. Son sourire vient illuminer le salon. Les heures passent et la magie reste. L'homme que j'aime est aux fourneaux. De l'ail mijote dans du beurre. Le premier *areuh* de mon enfant. Mes tétons dégoulinent de lait. Une caresse. Une marmite assaisonnée.

Le soleil s'en va, les bougies s'allument. Place à la nuit. Le bois crépite dans la cheminée. Le feu berce les corps amoureux. On s'apprête à recevoir. Je m'offre une douche bouillante. Je ferme les yeux et laisse l'eau inonder mon corps de femme. Je choisis une belle robe.

Celle avec les pois. J'adore les pois. Je dessine mon regard au crayon noir. Un peu de mascara. En bas, tout est déjà prêt. On attend les invités. Le téléphone clignote. Les messages de la veille qu'on a oubliés. Retour de vacances. J'appuie sur le triangle.

Message reçu mercredi 20 décembre à 17 h 42.

Une amie qui confirme sa présence pour le réveillon du jour de l'an.

Message reçu jeudi 21 décembre à 10 h 53.

Mon enfant rigole à chaque bip. Et puis...

Message reçu vendredi 22 décembre à 15 h 42.

Le message me glace. Je rappelle. La minute d'après, ma vie se fracasse.

Il s'agit d'une apocalypse. Mon apocalypse. Ce n'est pas seulement un drame. Non. Ce serait trop simple. Je n'aurais qu'à chialer un bon coup et à serrer les dents. Mais là, tout est trop puissant, je ne peux même pas pleurer. Je commence à trembler de l'intérieur. Chacun de mes organes se met à vibrer, contaminant le suivant jusqu'à atteindre chacun de mes membres, mes pores, mes os, ma bouche, mes yeux, mes dents. Mes poumons vrillent, mon souffle se fige, mes mains s'agitent. Sous mes pieds, il n'y a plus rien. Plus rien de solide. Plus rien sur quoi m'appuyer. En une seconde tout a disparu. Je suis suspendue à un fil au-dessus d'un abysse immense. Je lève la tête et je cherche le fil.

Je me réveille dans une chambre bien ordonnée. Blanche et bleue. Il y a une petite table roulante, un fauteuil, un lavabo, une télévision suspendue, une salle d'eau. Je n'avais pas prévu d'être là. Enfin, pas si vite.

*

Le repas avec ma cousine. Les contractions.

« Ce n'est rien, c'est un faux travail. »

Je ne suis qu'à huit mois de grossesse. L'après-midi chez mes parents. Les contractions à quatre pattes dans le salon. Je vais peut-être aller à la maternité faire un contrôle. J'appelle Nicolas. Il ne répond pas, il est dans la forêt. Encore des contractions. Le temps passe. J'attends car je veux que Nicolas soit près de moi. Je le rappelle.

« Allô ? »

Il répond enfin et me rejoint. On part pour l'hôpital. Les contractions sont de plus en plus douloureuses.

« Arrête la voiture ! »

Je vomis.

« Plus vite, roule plus vite, y a un problème ! »

Le parking enfin. Les escaliers. La maternité. La sage-femme.

— Calmez-vous, madame, vous n'êtes dilatée qu'à un.

Elle remplit sa paperasse.

— Y a un truc qui va pas, je vous dis !

Je me déshabille, j'ai trop chaud, j'ai trop mal, je ne supporte plus aucun vêtement.

— Madame, veuillez faire pipi dans ce flacon.

Elle me tend le récipient.

— On n'a pas le temps, je ne me sens pas bien.

Elle me pousse quand même vers les toilettes. J'obéis et là, mon ventre se déchire. Mon visage se fissure. Je hurle. Une contraction insoutenable qui ne s'arrête pas. Ne s'arrête plus. La sage-femme me voit enfin. Elle m'allonge, pose le monitoring sur mon ventre et devient toute blanche. *Pam... Pam...* Ce sont les battements du cœur de mon enfant qui devraient normalement faire *PAM-PAM-PAM-PAM-PAM*.

— Je vais chercher le médecin.

Elle nous laisse puis revient avec le gynécologue. Il écoute. Fronce les sourcils. Fait un signe à la sage-femme qui sort.

— Madame, votre bébé souffre, on vous descend au bloc pour une césarienne.

Je regarde Nicolas qui ne réagit pas. Dans la pièce, il y a toujours le cœur de notre bébé qui bat. Doucement. De plus en plus doucement, mais il bat.

— Nicolas, il peut venir ?

Je me tords et suffoque. Cette souffrance qui entaille mon ventre est insupportable. Je me crispe de douleur et pourtant il me semble que je ne sens plus rien. Seules m'importent les pulsations cardiaques de mon fils.

— Non, madame, vous faites une hémorragie interne, votre bébé et vous êtes en danger, c'est une urgence, votre mari doit rester là.

Et là, tout va très vite. La sage-femme enlève le monitoring. La main de Nicolas quitte la mienne. Un infirmier pousse mon lit jusqu'à l'ascenseur. Je me tortille sur les draps, nue et transpirante. On descend jusqu'au bloc. On me pousse dans une chambre froide. Ici tout est vert et glacial. Des hommes et des femmes masqués s'affairent. Une infirmière s'approche de moi et me prend la main. *Ne la lâchez pas, s'il vous plaît.* On remet le monitoring.

— Écoutez, c'est le cœur de votre bébé.

Il bat toujours. Il bat. Je parle à mon enfant. À voix haute, peu importe les gens autour.

— Ne t'inquiète pas, tout va bien, dans quelques minutes tu seras dans mes bras.

Je pleure, je serre les dents, je sue, je bave sûrement. Mais tout cela n'est pas important. Seul compte ce *pam... pam...* À mes côtés, tous s'activent, se précipitent, s'organisent. L'infirmière ne bouge pas, elle reste près de moi.

— Encore quelques minutes, madame, tenez bon, il faut vous endormir au dernier moment. Pour que l'anesthésie n'agresse pas votre enfant. Tenez bon.

Si lui tient bon, je tiens bon.

— C'est le moment, madame, comptez jusqu'à trois.

Un, deux...

*

Je me réveille sans mon fils à mes côtés. Il y a une petite table roulante, un fauteuil, un lavabo, une télévision suspendue, une salle d'eau, mais il n'y a pas de berceau. Pas de bébé. Mon bébé. Où est mon bébé ?

Nicolas pose sa main sur la mienne et me rassure. Il faut attendre. Notre enfant est au service pédiatrie. Ils vont bientôt venir nous chercher. Dans le brouillard, je tente d'éloigner les démons qui veulent m'inquiéter sur l'état de mon fils. Mon fils qui s'appelle Diego. Nous n'avions pas encore décidé du prénom. Nous hésitions entre Noah et Diego. Nicolas a dû choisir alors que j'étais encore endormie. Je ne comprends pas l'urgence de ce baptême. N'auraient-ils pas pu attendre que je me réveille pour cela ? Non, il fallait nommer cet enfant. Nicolas a choisi Diego. Je suis heureuse, c'était ma préférence.

L'attente dure. Encore et encore. Sans aucune information. Nous deux dans cette chambre sans nourrisson. Anesthésiés par le choc. Ça ne devait pas se passer comme ça. Ma grossesse était idéale, il me restait encore un mois de ventre rond, je me préparais à un accouchement sans péridurale. Le plus naturel possible. Naturel ? Je n'ai rien senti, rien vu, rien entendu. Je n'ai pas senti la tête de mon fils émergeant de mon

bassin, ne l'ai pas vu couvert de liquide intra-utérin, n'ai pas pu couper le cordon l'unissant à mes entrailles, n'ai pas entendu son premier cri. Je n'ai pas été là lors de sa venue au monde.

On nous appelle enfin. Il est tard. Tout est calme dans le service. Pas un bruit, pas une silhouette, juste nous et, bientôt, lui. C'est étrange la façon dont je me remémore cet instant. Tout est au ralenti. Les infirmiers qui poussent mon lit à roulettes me parlent mais je n'entends rien, ne réponds rien. Silence. Mon lit me paraît immense. Large et puissant. Il emboutit chaque porte dans l'attente de la suivante. Et de la suivante. Immobile, je garde le regard fixé droit devant pour ne rien perdre de l'instant. Je suis impatiente et en même temps intimidée. Il s'agit de la rencontre la plus importante de ma vie. Le lit continue d'avancer, tape et claque contre la dernière porte. Devant nous, dans le couloir vide, quelques infirmières réunies autour d'un paquet blanc. Je ne vois plus rien d'autre que cette boule de tissu éblouissante. On se rapproche. Nous y sommes. Je tends les bras. Elles me le confient. Toujours allongée, je découvre mon trésor. Mon bébé nu. Je le mets contre ma peau nue. Contre mon sein. Ses petits poings recroquevillés. Sa tête penchée. Et surtout, son regard planté dans le mien. Je n'oublierai jamais ce regard. Immense, intense et en même temps ahuri. C'est un bébé tout propre, avec un ersatz de nombril à la place du cordon. Il pourrait venir de n'importe quel berceau, il pourrait avoir été volé dans n'importe quelle chambre, rien ne me prouve qu'il

s'agisse du mien. Mais il n'y a aucun doute, c'est bien lui. Il vient bien de mon ventre. Mon enfant.

Le lendemain, le docteur D., celui qui a pratiqué la césarienne, vient nous rendre visite. Avec sa longue blouse blanche et sa démarche bancale, il ressemble à Columbo. Même dans sa façon de parler, il a quelque chose du célèbre enquêteur :

— Madame, vous avez eu un décollement du placenta. C'est très rare. Surtout que vous avez eu une grossesse sans souci. Vous êtes vraiment venue au bon moment. Quelques heures plus tôt, on vous aurait dit de rentrer chez vous car le travail n'avait pas commencé et que votre bébé n'était pas encore en souffrance ; quelques minutes plus tard, ça aurait été trop tard. Pour le bébé et pour vous.

Je me contente de le remercier pour ce merveilleux tour de magie. Le médecin se dirige vers la sortie. Il passe la porte puis s'arrête.

— Ah, j'allais oublier. Lors de la césarienne, j'ai dû vous enlever un kyste sur l'ovaire. Il était énorme. Vous n'aviez pas de douleurs ?

— Non, aucune. Mais...

— Ne vous inquiétez pas. Les kystes sur les ovaires sont très fréquents. En général, on n'opère pas mais là, j'en ai profité pour l'enlever. Comme ça tout est réglé. Au fait, comment va votre petit Diego ?

— Bien, j'y suis allée ce matin. Il est calme. C'est un ange.

Nous sommes sains et saufs, lui et moi. Alors que la mort était prête à nous cueillir, la vie en a décidé autrement. Quelque chose de fort. Le gynécologue a même ajouté :

— Une étoile veille sur vous.

Tu pèses 2 kg 750. Tu mesures 47 cm. Tu es loin de moi. Au service pédiatrie. Tu es là car ton cœur s'est presque arrêté. Sur ton carnet de santé, à la page *Naissance*, il y a marqué : « Aspiration, ventilation, intubation trachéale, massage cardiaque. »

Il faut maintenant te surveiller. C'est le protocole. Tu es nu dans une boîte de verre et tu es criblé de fils. Tu as des pastilles blanches sur ton thorax qui sont reliées à des machines qui vérifient tes pulsations, ta respiration, ta température. Tu as une perfusion à la main droite. Elle est minuscule. Ta main, pas l'aiguille. Et tu en as une autre sur le front. Plantée en plein milieu. Parce qu'ils ne savent plus où te piquer. Tes veines sont microscopiques. Je viens te voir trois fois par jour, assise dans ma chaise roulante. Ton papa et moi enfilons des tas de blouses au-dessus de nos vêtements, nous nous désinfectons avec un gel puis nous te retrouvons derrière la vitre. Je suis perdue de te savoir si loin. Et heureuse de te savoir vivant. À côté. Quand je

suis près de toi, je peux te prendre dans mes bras
et te faire téter. Même si tu ne tètes pas. Car tu es
trop petit.

Un message sur le répondeur. Ce n'est pas quelque chose qui fait peur.

Message reçu vendredi 22 décembre à 15 h 42 :

« Madame Peylin, ici le secrétariat du docteur D., pourriez-vous nous rappeler s'il vous plaît ? »

J'ai accouché il y a un mois. *Un papier administratif à remplir ?* Elle n'a rien dit de spécial cette voix. *Un contrôle post-accouchement ?* Aucun mot de travers. *Un rendez-vous oublié ?* Aucune fausse note. *Le kyste ?* Elle n'a rien dit et je sais tout. *Le kyste ?* Je sens déjà le sol se dérober et l'air me manquer. *Le kyste.* Je me mets à trembler. *Le kyste !* C'est inexplicable. C'est un pressentiment. Je sens que ce message de Noël ne présage rien de bon. Que mon bonheur va foutre le camp. Je ne sais pas ce qu'il me prend de flipper ainsi. Je ne sais pas pourquoi ce message de rien du tout me met dans tous mes états. Une prémonition. Je fouille dans les tiroirs pour sortir l'annuaire. Je froisse ses pages pour trouver le G de Gynécologie.

N° d'édition : L.01ELIN000385.N001
Dépôt légal : février 2015